

TIMOTHÉE CUEFF
Les Pieds dans l'eau



2021 © Éditions Lunatique
10, RUE D'EMBAS 35500 VITRÉ
ISBN 979-10-97356-27-9

Lunatique

L'air marin fouette le visage de l'enfant. Le regard est tourné vers l'océan. Vaste étendue de paillettes bleutées; véritable marée de sequins. Comme ceux de la robe que Maman portait hier soir. Brillance solaire et profondeur maritime. L'envie de se jeter dedans, de sauter par-dessus la vague et d'aviser après.

L'enfant s'élançait, rattrapé trop vite par une poigne de fer qu'il ne connaît que trop bien.

« On ne se baigne pas après manger. »

La voix a rugé avec fermeté. Rien qu'on puisse dire, rien qu'on puisse faire, rien qu'on puisse contester. Nanou est une nourrice exemplaire. Un tempérament de feu dans un corps qui provoque les flammes : un large bassin, des fesses rebondies, une forte poitrine installée dans une lingerie délicieusement dentelée et de beaux cheveux blonds coupés aux épaules — pour tous ces messieurs qu'elle aime aguicher. Nanou est belle. Elle aurait pu l'être plus encore, mais Nanou a choisi de devenir gardienne d'enfants. Un milieu dans lequel elle n'a le droit d'être divine qu'en soirée, lorsque les petits sont couchés.

« Quand est-ce qu'on pourra aller se baigner ?

– Dans une heure. »

Une heure, c'est long. Mais c'est la consigne à respecter. L'enfant a cinq ans et il n'aime pas suivre les règles.

Son frère en a douze ; il comprend plus vite. Titouan le retient d'y aller et lui propose de jouer dans le sable. C'est marrant aussi. C'est plus sec, plus chaud. Loin de l'eau.

Lorsqu'ils n'ont pas les orteils au pied des vagues, les enfants sont au manoir. Titouan et Raphaël du Marais habitent à quelques pas de la plage. Les dolmens dans le jardin ; les caraïbes bretonnes au bout du chemin. La demeure est immense. C'est rempli de cachettes, de souvenirs à dévorer et de voiles à lever. Titouan en connaît plus que Raphaël. Chaque samedi, il lui apprend un nouveau jeu et lui fait découvrir un nouveau lieu. Demain, Titouan parlera du passage sous le menhir aux lilas. Il a tout prévu, s'est organisé pour bien raconter. Titouan est doué pour partager.

Un jour, Titouan et Raphaël hériteront le manoir de leur père – un homme riche et puissant au regard sévère. Mais les garçons n'en ont que faire parce qu'ils ne sont que des enfants. Aussi, ils ont d'autres préoccupations. Raphaël aime la mer, enchaîne les caprices lorsqu'on lui conseille de s'en éloigner. Titouan doit grandir. Ça ne lui plaît guère, alors de temps en temps il pousse quelques colères – sans sanglots, car Titouan et Raphaël ne pleurent pas. On leur a dit que c'était pour les petites filles. Nanou dit les choses différemment. Elle console quand les larmes sont plus fortes que les

convictions. Nanou dit que c'est bon de pleurer, alors quand on est là, seuls avec Nanou, on n'hésite pas.

pp. 11-13

On ne reviendra pas. On sait qu'on n'en reviendra pas. On se contentera d'errer, de rouler jusqu'à ne plus avoir d'essence, de se perdre dans l'absence de consignes. On fuira et on s'installera là, au bord des routes, derrière les dunes, sur les plages. On s'improvisera campeur sauvage. On criera nos peines. On gueulera notre haine. On crachera les émotions négatives qu'on retient depuis une dizaine d'années, depuis qu'on s'est endormi en choisissant d'oublier.

Raphaël du Marais a fui. Fugue nocturne. C'est l'explication logique qui sera donnée par les inspecteurs. On suspectera un retour le lendemain, comme les fois précédentes. On rassurera la mère en panique. On expliquera les choses avec pragmatisme. Mais cette fois c'est différent. Raphaël le sait. Cette fois-ci, on ne reviendra pas. On laissera les mots se perdre sur les touches d'un clavier. On montrera l'écran aux parents. Un avis de recherche en bonne et due forme qui tâchera d'être relayé correctement. On ne prendra pas de pincettes avec cet enfant. On promettra de le retrouver.

« Ne vous inquiétez pas. C'est l'affaire de quelques jours. »

On finira par laisser tomber; on classera sans suite. C'est ce que Raphaël pressent. Il connaît les mots, les promesses. Il sait que ça n'a aucune valeur tout ça. Sur-tout pas de la bouche de Maman et Papa.

pp. 41-42

On est à l'endroit indiqué. Rue Danton; chez Kim. Il est tôt dans la soirée, mais déjà le lieu résonne. Chant. Musique. Déferlante de notes sur portée. Mark, le chauffeur de taxi, s'esclaffe à la guitare; il fait trembler la voix pour envahir l'espace. On s'amuse. Rires. Conneries qu'on prévoit d'enchaîner. Boissons. Pintes.

« Une deuxième, s'il vous plaît. »

Décompte abandonné. Montre brisée; pas besoin de se presser. Au lieu de ça, on écoute et on danse au rythme de l'insomnie. Les notes fusent et les mots s'embarquent dans un déluge de bémols et de dièses; se démènent les mélodies. Et, au cœur des rythmiques, la voix grave et engraisée par des années de mégots vieillissant au fond du cendrier du véhicule de travail. Le timbre sort des tripes. Mark gueule de l'intérieur, fissure les murs de pierre. Autour, entre les cartes postales et les dessous de verre, les discussions, les embrassades de passion et

les interdictions se mélangent. On s'était dit retour avant minuit, mais déjà, l'écoute est ailleurs – oubli du soleil qui entend jeter ses premières lueurs. On fredonne les effluves des nuits remplies d'alcool et des gueulantes que les loups se crient pour se répondre dans un langage inconnu.

L'estomac sature. Les cellules peinent à se renouveler, à restaurer les caresses des figures dont on veut tant se rappeler. Mouvements de tête et de pied. Rythme qui s'emballe à mesure que le sang s'enflamme. Il accélère; on accélère. On se fait maître des émotions carcérales d'un corps qui ne tient pas l'alcool. On est prisonnier du cérébral. Des illusions psychédéliques qui hypnotisent aux heures tardives – vulgaires pousses de lierre agrippant l'esprit, encerclant la tige de la pensée, entortillant le tronc de la raison et étouffant le stipe même des existences passionnées.

« Je crois que je vais rentrer »

L'idée est bonne, mais elle ne tiendra pas une minute. Elle se perd dans le hochement de tête de Mark, dont les doigts reprennent déjà les cordes. Il manie son voilier musical d'une main de maître. On sort se fumer une cigarette.

pp. 92-93